

LA DIMENSION HEISENBERG

Mémoires trouvés dans une pantoufle

ÉRIC LYSØE

CHAPITRE 1

WERNER HEISENBERG

NUL ne me connaît. Et pour tout dire, il paraît peu probable que l'Histoire soit un jour tentée de se souvenir de moi. Ne serait-ce que pour transmettre à la postérité l'antique patronyme que m'ont légué mes aïeux. Il suffira donc d'indiquer ici que je me prénomme Jakob et que j'ai longtemps été au service de monsieur Niels Bohr. Lui, vous en avez sûrement entendu parler. C'est un savant, et même un physicien de haut vol. Un respectable aréopage lui a d'ailleurs décerné voici près de vingt ans une récompense prestigieuse, reconnue par le monde entier : le « Prix Nobel ».

C'est également un homme qui, à l'heure où j'écris ces lignes, me paraît tout compte fait moins excessif qu'il m'est arrivé de le penser. Car, il faut l'admettre, je l'ai souvent trouvé exagérément anxieux. Né des œuvres d'un universitaire luthérien et d'une jolie juive, il s'estimait « traqué par la Bête ». Telle était l'expression qu'il avait coutume d'employer. Certes, il s'efforçait de ne pas trop le montrer afin de n'affoler personne. Mais je sentais bien, moi qui lui étais si proche, qu'il craignait pour sa vie, et surtout pour celle de sa petite famille – tous de parfaits Aryens pourtant : grands, blonds et protestants dûment baptisés !

J'ai beau porter, quant à moi, le prénom du petit-fils d'Abraham et avoir été (assez mal) circoncis le jour de mon septième anniversaire, je reste avant tout citoyen danois. Et jusqu'à ces derniers mois, je n'avais nullement l'impression d'être en quoi que ce soit menacé. Peut-être me croyais-je hors d'atteinte parce que j'appartiens au troupeau des humbles et des sans-grade ; peut-être aussi parce que je n'emprunte plus, depuis longtemps, le chemin qui mène à la vieille synagogue. Mais mon pauvre maître ! (Il n'est pourtant guère plus dévot que moi...) On le voyait serrer les poings chaque fois qu'une paire de bottes martelait le pavé de notre rue. Et c'était là chose fréquente. Je suis bien forcé de le reconnaître : il y en avait des allées et venues au pied du grand appartement dont je supervisais l'entretien et la bonne marche du service, tout cela en compagnie de la ravissante, de la radieuse, de la très brune et suavement odorante demoiselle Fragozzi, notre toute nouvelle gouvernante !

Il me faut, hélas, parler au passé de tout ce qui a pu constituer les menus travaux, avantages ou plaisirs de cette époque ! De là où je suis à présent, je dois avouer que je ne supervise plus grand-chose et que la belle Carlotta – en dépit de la cour assidue, mais délicieusement réservée que j'entamai auprès d'elle presque dès son arrivée à Copenhague –, la belle Carlotta donc, m'est devenue totalement inaccessible.

Pour tout dire, je crois que c'est mieux ainsi. Mais n'anticipons pas.

Mon histoire – du moins la partie que je juge utile de rapporter ici – commence en septembre 1941. Le 14, pour être précis, jour qui, cette année-là, s'est trouvé tomber un dimanche. Je me préparais à frapper à la porte de notre gouvernante pour lui proposer une petite promenade dans le parc du Fredericsberg. Nous aurions pu pousser jusqu'au zoo où, je le savais, la jeune femme s'était plu, la semaine précédente, à contempler les lions, tigres et autres grands félins.

« Contempler », d'ailleurs, n'est sans doute pas le terme exact. Un soir, en veine de confidences, la charmante demoiselle avait reconnu que, lors de cette première visite, l'unique panthère noire de l'établissement l'avait plutôt... fascinée. « Fasciner », oui, c'était bien le verbe qu'elle avait utilisé et, quoiqu'étrangère, elle se piquait de toujours recourir au mot danois le plus juste. De fait, si elle était arrivée depuis peu à Copenhague et n'avait pu encore se débarrasser tout à fait de son accent chantant, voluptueusement méditerranéen, elle n'en

puisait pas moins – et sans difficulté apparente ! – dans un lexique d’une richesse exceptionnelle. Avouons-le, s’il est un domaine dans lequel les chrétiens savent s’y prendre, c’est à coup sûr celui de l’enseignement des langues. Les petites sœurs de saint Benoît – auprès desquelles, durant trois mois, Carlotta avait effectué une formation accélérée – avaient à l’évidence bien fait leur travail. Le vocabulaire de la jeune femme, tout comme sa syntaxe, était d’une précision et d’une correction extrêmes. J’éprouve même une certaine honte à l’admettre : au seuil de ces travaux d’écriture auxquels j’ai été plutôt mal préparé, j’ai peur de ne pas posséder aussi bien qu’elle l’art de la nuance. Et pourtant, je suis Danois de souche !

Mettons cependant un terme à cette trop longue digression. (Je crains, hélas, qu’il y en ait d’autres ! Car il est dans mon caractère de trop souvent « tourner autour du pot ».) Reprenons donc le récit à l’endroit où je viens de l’interrompre, à cette *fascination* première qui, quelques jours plus tard, allait m’inciter à proposer à notre délicieuse Italienne une plaisante balade jusqu’aux pelouses du Fredericsberg.

Ma mémoire peut me tromper, mais je situerais volontiers la scène le 11 septembre, juste après le dîner, alors que nous passions les plats à Hjørdis, la cuisinière, occupée pour sa part à laver la vaisselle. Le visage de Carlotta s’était brusquement illuminé tandis qu’elle évoquait la parfaite musculature de la panthère, et surtout l’éclair fulgurant de ses yeux jaunes qui avait paru déchirer d’un seul coup l’ébène luisante du pelage. Il faut dire que les aléas de la promenade avaient idéalement mis en valeur cette foudroyante révélation. N’étant pas familière des lieux, la gouvernante avait longtemps erré parmi les cages. Elle avait fini par découvrir le fauve à l’instant même où on lui apportait son repas : la carcasse d’un mouton fraîchement abattu – un amas d’os et de viande où la vie palpait encore et qui s’était trouvé englouti en quelques minutes. Carlotta avait alors ressenti comme une violente commotion électrique.

On aurait pu croire, à la voir évoluer entre la table roulante et l’évier des Bohr, qu’elle éprouvait encore les effets de ce choc initial. À l’intention de Hjørdis qui, soudain émoustillée par son récit, demandait toujours plus de détails, elle avait pris plaisir à décrire les moindres mouvements de la bête, ce tressaillement des muscles chaque fois que les mâchoires se refermaient sur la chair fumante, et

surtout cet étrange hochement de la gueule – un branlement vif de droite à gauche –, à la seconde précise où les crocs s'étaient, pour la première fois, plantés dans le corps sanguinolent.

Toute à l'évocation qu'elle destinait, il est vrai, à la cuisinière, la gouvernante n'avait pas réalisé à quel point j'avais les yeux rivés sur elle. Elle n'avait pas dû s'en rendre compte non plus, mais son sourire angélique s'était curieusement déformé. Les commissures de ses lèvres s'étaient retroussées sur des canines à l'éclat de nacre, toutes deux excessivement pointues, tandis qu'un peu de salive perlait aux angles de sa bouche. Elle avait eu beau tenir jusque-là cette animalité secrète, je l'avais percée à jour dès notre première rencontre, presque dès l'instant où madame Bohr, en parfaite maîtresse de maison, nous avait, de façon très officielle, présentés l'un à l'autre. Il m'avait fallu cependant attendre ce soir du 11 septembre pour en mesurer toute l'intensité. Ce qui, à mes yeux, rendait Carlotta irrésistible, ce n'était pas tant sa beauté – que j'avais peut-être tendance, d'ailleurs, à surestimer. Non, ce n'était pas tant cette fraîcheur, dont je savais qu'elle fanerait vite, que cette férocité secrète, cet appétit de bête sauvage qui s'était jusque-là tapi avec soin dans quelque recoin de son âme. Cette faim devait trouver ses origines dans le passé le plus reculé de l'humanité. Et il y avait quelque chose de profondément troublant à la voir surgir ainsi en pleine lumière. Surtout de cette façon-là, débordant d'une violence, d'une fureur mal contenues ! Car elle venait bouleverser le calme imperturbable d'une vieille habitation danoise, et cela sous les traits d'une créature à laquelle de plus chrétiens que moi auraient sans doute donné le bon Dieu sans confession. En son for intérieur, l'Italienne était un fauve dont je devais à tout prix me rendre maître. Elle éveillait au plus profond de mon être une envie de puissance, ce besoin si violent qui s'empare du dompteur et le pousse à venir placer sa tête entre les crocs du monstre. Dominer l'adversaire jusque dans son plus impérieux réflexe de mordre. Telle était l'épreuve dont je devais triompher – à cette différence près, cependant : je ne risquerais guère qu'une gifle magistrale, si mes avances avaient le malheur de déplaire un tant soit peu à la demoiselle.

Hjørdis me tournait le dos. Je n'apercevais son visage que de côté et légèrement en arrière. Mais j'étais persuadé que ses traits, par une obscure sympathie, adoptaient une expression identique à celle de Carlotta. Un même rêve de dévoration devait habiter les deux

femmes. Pourtant, à contempler les larges hanches de la cuisinière et son profil un peu bovin – le tout agité par le mouvement circulaire de la lavette –, on aurait plus volontiers songé à une bonne Jutlandaise, ruminant dans les prairies de Silkeborg, qu’à une tigresse, une lionne ou une panthère, si flegmatique soit-elle ! Et c’était pour moi une autre de ces impressions étranges qui m’affectèrent tant ce soir-là : retrouver dans cette silhouette épaisse et presque sans âge la vibration secrète du désir. Comment avais-je pu oublier que Hjørdis avait été mariée, qu’elle avait donné à son époux trois beaux petits Danois ? Il fut une époque où elle avait dû être aussi désirable que sa fille aînée, croisée chez Wessel et Velt, quelques semaines avant la guerre. Dieu, que le temps alourdit nos rêves, jusqu’à nous caparaçonner l’âme, l’enrobant de graisse spirituelle et de résignation paisible ! En allait-il ainsi de mes propres désirs ?

La scène s’était déroulée, donc, deux ou trois jours plus tôt, devant le grand évier des Bohr. Et à me la remémorer, ce dimanche 14 septembre, l’envie me prenait de retrouver, sur l’innocent minois de Carlotta, l’expression tout à la fois féroce et enfantine qui, l’espace d’un instant, avait altéré ses traits. Ah ! lui faire revivre l’espèce de *coup de foudre* qui l’avait saisie face à ce spectacle de la violence animale ! Savez-vous que le réflexe de mordre, de dévorer son partenaire, propre à certaines bêtes, s’est édulcoré chez l’homme sous la forme du baiser ?

Nous aurions emprunté le petit sentier de terre qui contourne l’îlot où résident les léopards. Je ne me serais pas fait défaut de plaider pour ces créatures promptes et racées. Puis nous aurions parlé de la guerre et de l’état du monde en général, jusqu’à évoquer sans doute les déformations qu’on voit se produire dans l’esprit de nos semblables, dès lors qu’ils se laissent envahir par l’instinct du chasseur. J’aurais attendu ensuite que nos pas nous mènent, presque naturellement, devant la cage de la panthère, et là, à un moment choisi, j’aurais saisi la main de la gouvernante, je me serais extasié sur son extrême finesse, avant de la frôler de mes lèvres, puis de la retourner pour déposer un baiser furtif juste au creux de la paume. Les jeunes femmes – je parle d’expérience ! – résistent rarement à ce genre d’hommage.

Enfin, pour lui porter l’estocade, j’aurais mis un point d’honneur à la surprendre et, pourquoi pas, à la bouleverser. L’air de rien, je me serais laissé aller à psalmodier quelques vers nostalgiques de Salvatore

Quasimodo. J'ai pu vérifier par le passé combien les dames raffolent de cet obscur poète sicilien. J'en connais par cœur plusieurs strophes. Celle-ci, par exemple :

*Ognuno sta solo sul cuor della terra
Traffito da un raggio di sole :
Ed è subito sera.*

Car si Carlotta parle de façon presque parfaite le danois, j'ai eu la chance, quant à moi, d'apprendre un peu d'italien dans ma jeunesse. Il est vrai que je m'exprime moins bien dans la langue de Dante que notre chère gouvernante dans celle d'Andersen. Mais le peu que j'en sais aurait pu être de nature, ce jour-là, à apprivoiser le fauve qui sommeillait en elle. La vie l'avait jetée si loin de chez elle, au milieu d'un décor austère et sans relief, dans cette atmosphère lugubrement protestante qu'égaient à peine les rares éléments que nous avons pu conserver de notre bonne vieille culture juive ! Quelques mots dans sa langue maternelle l'auraient sans doute ravie, voire transportée de joie. Et puis, vous imaginez sa surprise ?

Voilà donc quels étaient mes projets pour ce dimanche 14 septembre.

Évidemment, j'avais un prétexte pour oser monter ainsi sous les combles et frapper à la porte de la brune enfant de Rome. Le matin même, j'avais ciré les chaussures de toute la famille Bohr. Oui, il m'arrive aussi de m'acquitter parfois de ces basses besognes ! L'opération m'avait pris, on s'en doute, un certain temps. En effet, madame utilise quotidiennement deux paires d'escarpins. Par ailleurs, et quoique n'étant plus, tant s'en faut, des bambins, ses quatre fils laissent, chaque soir sur le seuil de leurs chambres, des godillots pour le moins répugnants.

Tout en décrottant, encaustiquant et lustrant, j'avais eu de ce fait tout loisir d'observer deux adorables mules bordées de fausse fourrure rose. Elles étaient sagement rangées en un coin de l'office où, visiblement, on les avait oubliées depuis la veille. À en considérer la taille, ces vrais bijoux ne pouvaient convenir qu'au pied menu de la jeune Italienne. Je ne savais quelle raison leur valait d'avoir été abandonnées de la sorte. Peut-être Carlotta s'était-elle déchaussée pour

un motif quelconque et n'y avait plus songé à l'instant de regagner sa chambre... Peut-être sa coquetterie naturelle l'empêchait-elle de porter le dimanche autre chose que des souliers vernis...

Qu'importe ! Les petites pantoufles méditerranéennes me paraissaient si seules, si curieusement déplacées dans ce grand office à la rigueur toute luthérienne... Comment aurais-je pu résister à la tentation de jouer les princes pour leur Cendrillon ? Une fois mon ouvrage terminé, je les avais donc glissées toutes deux dans les basques de mon habit – une dans chaque poche – et j'étais monté jusqu'au dernier étage. Mon plan était parfaitement établi. Je rendrais ses chaussures à la demoiselle en alléguant qu'elle les avait oubliées en plein milieu de la cuisine. Puis, une fois qu'elle m'aurait remercié, je lui aurais soumis mon idée de promenade.

Évidemment, je me serais efforcé de simuler une inspiration subite, de faire comme si la perspective charmante d'une sortie en sa compagnie venait tout juste de me frapper l'esprit. C'est là un jeu où je sais être passé maître, au point de me dire parfois que ma mère s'est singulièrement trompée sur mon compte. Elle aurait mieux fait de m'envoyer apprendre l'art dramatique à Sydhaven, plutôt que de me forcer à entamer des études d'ingénieur dont je n'ai jamais vu le bout.

Mais avançons...

Je me préparais donc à toquer à la porte de Carlotta, quand le timbre de l'entrée a retenti. La sonnerie m'a aussitôt paralysé. Mon geste suspendu dans le vide, je maugréai contre le mauvais sort. Je remis la paire de mules dans mes poches, puis je fis demi-tour et redescendis.

Un petit homme se tenait sur le seuil lorsque j'ouvris. Un chapeau vissé sur le crâne, il était engoncé dans un imperméable sombre, un peu trop grand pour lui. Une silhouette, en un mot, qui aurait pu me paraître de mauvais augure, si l'expression du visage n'avait démenti ces signes d'appartenance à la police secrète d'État. Les lèvres dessinaient un large sourire dont les yeux, pétillant d'une joie enfantine, soulignaient l'apparente sincérité. Le visiteur me tendit un rectangle de bristol sur lequel je pouvais lire un nom : Werner Heisenberg. Les caractères choisis par l'imprimeur me semblaient certes un peu contournés, enjolivés par des volutes inutilement torturées. Mais le manque de goût – du moins, ce que j'estime tel – n'est guère que le

fruit d'une éducation sommaire ou par trop spécialisée. Il est rare qu'il traduise une réelle volonté de nuire, et encore moins un danger véritable, que ce soit pour l'esprit ou pour le corps.

— Je suis un ami de Niels, claironna le petit homme, d'une voix étrange, presque flûtée.

Il me toisa du regard avant d'ajouter :

— Si vous voulez bien m'annoncer...

— C'est que... nous sommes dimanche, tentai-je d'objecter. Je ne suis pas certain que monsieur puisse vous recevoir... À moins que... à moins, bien sûr, que vous n'ayez rendez-vous.

Il me bouscula légèrement afin de pénétrer dans le hall d'entrée.

— Allons, Jakob ! C'est bien Jakob, n'est-ce pas ?

Je réprimai un frisson. Même s'il ne s'était pas départi de son air jovial, la façon qu'il avait eue de prononcer mon nom m'avait mis franchement mal à l'aise.

— Cela fait sept ans que je n'ai pas croisé votre maître, poursuivit-il. La dernière fois, c'était ici même, à Copenhague, à l'occasion d'un congrès mémorable. Nous nous sommes rencontrés, vous et moi, à plusieurs reprises. Ne me dites pas que vous n'en avez gardé aucun souvenir ! Niels, en tout cas, sera sûrement heureux de me revoir. Allez-vous daigner m'annoncer ou dois-je crier bien fort que je suis là ?

Je doutais que l'étrange visiteur ose mettre sa menace à exécution. Même s'il se teintait d'une once d'énervement, le ton restait celui de la plaisanterie joviale. Malgré tout, son timbre trop haut perché me décontenançait quelque peu. Aussi l'implorai-je d'un geste de la main, comme pour le supplier de baisser la voix.

— Toute la maisonnée se prépare pour la sortie dominicale, expliquai-je. Je vous en prie, il est inutile de déranger madame Margarethe et ses fils. Je vais voir si monsieur Bohr peut vous recevoir.

Il était presque midi. Comme dans toute bonne famille danoise, on s'apprêtait à avaler deux ou trois *smørrebrøds* avant d'aller se promener en une longue ribambelle, mon maître et sa tendre épouse en tête, dans quelque quartier de Copenhague. La petite troupe éviterait les pelouses du Fredericsberg, de peur d'y croiser tous ces officiers allemands qui en ont presque fait un lieu de villégiature. Si, pour ce qui me concerne, j'avais eu l'idée d'y entraîner Carlotta, c'était précisément pour échapper à la tribu des Bohr. Les quatre fils

avaient beau approcher ou même avoir atteint l'âge adulte – et cela depuis longtemps, pour les plus vieux –, ils se comportaient comme des adolescents attardés, l'acné en moins. Ils n'auraient pas résisté au plaisir de multiplier les moqueries à propos des gouvernantes successives auxquelles, il est vrai, j'ai su le plus souvent trouver des qualités qui n'étaient pas qu'intellectuelles.

Je frappai à la porte du bureau et l'entrebâillai à peine, sitôt qu'on m'eût autorisé à entrer.

— Il y a là un monsieur Heisenberg qui demande à vous voir...

Niels Bohr ne me laissa pas poursuivre :

— Werner ? Que me veut-il, le bougre ?

J'allais répondre que je n'en savais rien, quand je compris que la question ne s'adressait aucunement à mon humble personne. Mon maître interrogeait à voix haute sa vaste intelligence et son sens profond de la déduction. D'ailleurs, il s'était levé et, refermant le petit carnet sur lequel il était en train de prendre des notes, il s'appêtait déjà à accueillir son visiteur.

— Je m'en occupe, Jakob, lança-t-il, avec – me sembla-t-il – un soupçon d'inquiétude dans la voix. Vous pouvez disposer.

— Dois-je préparer des rafraîchissements pour votre invité ? demandai-je, en tournant les talons.

— Pour cette canaille ? grogna Niels Bohr. Certainement pas ! Je vais m'arranger pour l'entraîner dehors.

Je n'arrivais pas à démêler mes impressions. Le savant plaisantait-il ou considérait-il vraiment son visiteur comme une crapule ? Les inflexions de sa voix n'étaient ni clairement hostiles, ni franchement cordiales. Il devait y avoir eu entre les deux hommes une sorte de fraternité scientifique dont les événements avaient distendu les liens, sans pour autant anéantir tout à fait un vieux fond d'amitié. Ce Werner Heisenberg était un Allemand – son accent à couper au couteau, lorsqu'il débitait en tranches notre douce langue danoise, en était la preuve évidente. Peut-être ce détail suffisait-il à compliquer les choses ? Mais peut-être aussi existait-il une forme de rivalité entre lui et mon maître. Qui sait si leurs théories n'étaient pas de façon ou d'autre incompatibles ? Je m'y connaissais toutefois trop peu en physique moderne pour m'en faire la moindre idée – je fais bien sûr allusion à mes compétences de l'époque, car j'ai bien progressé depuis que j'erre dans les corridors de l'espace-temps.

J'accompagnai mon maître jusqu'à l'entrée, où il salua brièvement son visiteur. Puis je le vis troquer sa veste d'intérieur contre un blazer de fabrication anglaise, prendre son chapeau d'une main, sa canne de l'autre et finalement pousser la porte en jetant un curieux regard oblique dans ma direction. On aurait dit qu'il craignait quelque chose.

Je n'eus que le temps de demander ce que je devais dire à madame.

— Vous expliquerez à Margarethe que j'ai dû sortir pour... affaires, murmura-t-il. Nous déjeunerons d'une crème glacée.

Il considéra son invité avec un sourire contraint, tandis que l'important éclatait franchement de rire.

— Qu'elle emmène toute la petite troupe en promenade, poursuivit-il. Nous deux, nous irons du côté du Fredericsberg.

J'opinaï respectueusement du chef et refermai la porte en m'efforçant de cacher mon dépit. Pourquoi diable mon maître avait-il décidé de rejoindre un endroit qu'il avait coutume d'éviter avec soin ? Avait-il oublié que nous étions dimanche et que le parc serait rempli d'Allemands ? En tout cas, mon escapade en direction du zoo en compagnie de Carlotta venait de tomber à l'eau. Il fallait rapidement trouver une proposition alternative.

Je dois, toute honte bue, le reconnaître : très vite, le comportement du grand Niels Bohr, cette attitude embarrassée, d'abord vaillante puis presque craintive, s'effaça de mon esprit au profit du seul problème qui allait requérir toute mon attention. Quelle destination choisir qui puisse me permettre de progresser dans l'estime et l'affection de la gouvernante ? Pousserions-nous jusqu'à la pâtisserie de la Rødkrøns ? Rien ne pouvait laisser penser que l'Italienne puisse céder un tant soit peu aux attraits de la gourmandise. Elle était mince, sans être anguleuse, et veillait visiblement à garder la ligne. Et pourtant... il suffisait de la voir goûter du bout des lèvres les excellentes crèmes et glaces de Hjørdis, notre plantureux cordon-bleu, pour déceler en elle de secrets appétits. Sans doute s'agissait-il d'une faim fort différente de celle que sa panthère nourrissait dans la plus totale des clandestinités, mais on la devinait, à coup sûr, pas moins vorace. Car notre Vénus italienne arborait alors cet air pincé des dames qui aimeraient bien engloutir toute la jatte, mais se réfrènent afin de pouvoir rentrer dans la petite robe à fleurs qu'elles ont aperçue à la devanture de « *Chez Mathijs* ».

Jouer les démons tentateurs, inviter la belle à céder à l'appel d'une tarte ou d'un beignet pouvait donc être de la dernière maladresse.

J'aurais à essayer, des semaines durant, le reproche d'avoir fait prendre à cette taille de guêpe dont on était si fière un demi-millimètre superflu... Alors, une promenade romantique sur les canaux ? Mais il faudrait descendre à pied jusqu'au port, car le tram, le dimanche, est infesté de gens bien peu recommandables – dont tous, je dois l'avouer, ne sont pas citoyens allemands !

J'hésitai longuement jusqu'à ce qu'enfin, l'évidence se fasse jour. La famille Bohr était allée au Tivoli la semaine précédente, et madame s'était plainte, à son retour, de la piètre interprétation qu'on y avait donnée de la septième symphonie de Beethoven. Je crois que sa mauvaise humeur venait en réalité d'un tout nouveau manège que ses fils l'avaient obligée à essayer et qui lui avait mis les reins en capilotade : la pauvre n'avancait plus qu'en se pressant la croupe de la main et avait peine à réprimer une grimace dès qu'il lui fallait s'asseoir ou se lever de son siège. Il était donc peu probable qu'elle choisisse, le dimanche suivant, la même destination pour la promenade familiale.

L'idée m'apparut aussitôt dans sa parfaite limpidité. La perspective de se baguenauder dans les allées d'un jardin doté d'un nom aussi évocateur de l'Italie ne pouvait qu'enthousiasmer Carlotta. Bien sûr, je n'aurais pas la chance de voir ressurgir la panthère dont j'avais surpris l'existence improbable. Mais peut-être la gouvernante céderait-elle malgré tout à l'appel d'une gaufre ou d'une barbe à papa – friandises certes fort peu romaines, mais tellement appréciées des femmes ! Peut-être encore, qui sait, s'aventurerait-elle à grimper dans l'un des dix-sept manèges. Et là, quelle joie éprouverais-je à sentir son corps se presser contre le mien ! Merveilles des forces centrifuge et centripète, dont je ne connaissais alors que les applications les plus banales !